

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

ACADÉMIE D'ÉDUCATION
ET D'ÉTUDES SOCIALES

DOMINIQUE FOLSCHIED - YVONNE FLOUR - HERVÉ MARITON

BRUNO DE SAINT CHAMAS - BERTRAND MACABÉO - JEAN-MARIE ANDRÈS

ÉLIZABETH MONTFORT - PÈRE JACQUES DE LONGEAUX - JEAN-PAUL GUITTON

La famille,
un atout pour
la société

LA FAMILLE,
UN ATOUT POUR LA SOCIÉTÉ

Académie d'éducation et d'études sociales

LA FAMILLE, UN ATOUT POUR LA SOCIÉTÉ

Editions
François-Xavier de Guibert

© Éditions François-Xavier de Guibert, 2013
ISBN 978-2-75540-5590
ISBN pdf : 978-2-75541-0167

INTRODUCTION

Si l'Académie a souhaité aborder la question de la famille, alors que tant d'instances le font chacune à sa façon et selon sa propre vocation, c'est que l'urgence sociale et politique ont semblé lui en faire une ardente obligation. L'AES a choisi en effet de suivre la famille dans ses rapports avec la société. Il ne s'agissait pas tant de chercher à analyser la petite cellule familiale de diverses façons et de dissenter sur ses différentes composantes, de la famille nucléaire à l'Église domestique, de la famille traditionnelle à la « famille homoparentale »..., que de tenter de renouveler le discours sur les relations entre la famille et la société, de préciser en quoi la famille est indispensable à la société, en quoi elle est un moteur du développement des civilisations, et même un atout de l'espèce humaine.

Les travaux de l'Académie montrent à l'évidence qu'il y a dans notre pays des esprits tout prêts à participer à des *États généraux de la famille*, le jour où le Gouvernement, bien inspiré, en prendra l'initiative. Le lecteur découvrira en effet avec profit que toutes les communications abordent la question de la famille avec profondeur et conviction.

À l'automne 2012, l'actualité politique met en avant ce qui, par un abus de langage évident, est appelé « le mariage pour

tous». Il y a dans plusieurs des communications des développements sur cette question. On lira avec profit les propos de la juriste, professeur de droit, Yvonne Flour, sur les évolutions du droit de la famille qui distingue de plus en plus les liens conjugaux des liens de filiation, ouvrant par là une brèche au profit des personnes de même sexe prêtes à s'y engouffrer ; les propos du philosophe, Dominique Folscheid ou de la femme engagée et ancienne parlementaire Élisabeth Montfort qui invitent à se détourner du piège du *gender* et à miser sur le *nouveau féminisme* inspiré de Jean-Paul II ; les déclarations fortes du parlementaire Hervé Mariton en faveur de la famille comme instrument de la transmission et, plus précisément, d'une définition de la famille dans le Code civil.

Jean-Marie Andrès, militant du mouvement familial, Bertrand Macabéo et Bruno de Saint-Chamas, hommes d'entreprise et de réflexion, ont apporté leur pierre à cet édifice, chacun avec son originalité et son expérience. Quant au père de Longeaux, il a nous a indiqué, à partir des textes du magistère et notamment du Bienheureux Jean-Paul II, de bonnes raisons de considérer la famille comme un atout pour la société.

Enfin notre secrétaire général, Jean-Paul Guitton, a apporté quelques compléments à notre travail de l'année, en insistant sur le flou qui s'attache de façon courante à la notion de famille et sur le besoin de reconnaissance qui en découle pour les familles. La relecture de quelques textes du Magistère, et notamment de *Familiaris consortio* lui a permis de formuler quelques recommandations et quelques propositions.

L'AES espère que la lecture de ce nouveau volume d'Annales encouragera chacun à se manifester dans la cité, avec courage et détermination, chaque fois que la famille sera attaquée ou menacée, et à demander que, par application directe du principe de subsidiarité, de justes mesures soient envisagées dans le cadre d'une politique familiale renouvelée, plus que jamais nécessaire.

novembre 2012

FAMILLE ET SOCIÉTÉ

Dominique FOLSCHEID

*Professeur de philosophie à l'Université Paris-Est
Marne-la-Vallée*

Le Président : nous avons, cette année, choisi le thème de « la famille » qui peut sembler avoir déjà été largement traité, c'est vrai.

Mais il est vrai aussi que « la famille » est une question assez récurrente et tout le monde en parle.

Nous avons choisi ce sujet parce qu'il est fondamental dans notre société et qu'il y a toujours beaucoup de choses à dire. Nous essayerons de le faire, non pas en cherchant systématiquement à faire du neuf là où il n'y a pas à en faire parce que les fondamentaux restent toujours les mêmes et que nous ne souhaitons pas nous inscrire dans une perspective relativiste.

En revanche, notre Académie, si elle veut vraiment donner toute sa mesure se doit, non seulement d'approfondir des sujets trop souvent banalisés, mais aussi s'attacher à mieux les présenter en renouvelant la réflexion sur la meilleure façon d'en parler.

Pour entrer rapidement dans le vif du sujet, pour introduire notre réflexion, il m'appartient de vous présenter notre intervenant de ce soir, Dominique Folcheid qui est déjà intervenu, il y a quelques années, lorsque nous avons travaillé sur « la transgression ».

Je soulignais à cette époque que « spéculation et vie réelle ne doivent pas être séparées si nous voulons que la philosophie ait un sens ».

Il me semble que cette remarque correspond bien à la personnalité que nous accueillons ce soir, tant il est vrai qu'elle a sans cesse contribué à ce que justement la philosophie ait un sens.

Cher Dominique Folscheid, nous avons la chance de pouvoir vous écouter, réfléchir grâce à vous ou avec vous, c'est-à-dire avec un philosophe contemporain dont l'érudition est immense et qui a su constater que métaphysique et existence sont liées nécessairement.

Toute votre carrière illustre abondamment tout cela.

Dois-je rappeler que vous avez commencé comme beaucoup d'entre nous, du moins de ceux qui embrassent la carrière universitaire, par être professeur de classes préparatoires en Lettres Supérieures puis en Prépas scientifiques, aux lycées La Bruyère à Versailles puis Victor-Duruy et Janson de Sailly à Paris ? L'ancien de ce dernier établissement a plaisir à souligner cela...

Ensuite, vous avez soutenu, à l'Université Paris IV-Sorbonne, une thèse de doctorat sur *« L'esprit de l'athéisme et son destin »*. Vous devenez alors professeur de philosophie générale à l'Université de Rennes 1 puis à celle de Marne-la-Vallée devenue je crois aujourd'hui Université Paris-Est.

C'est dans le cadre de vos fonctions universitaires que vous avez développé toutes ces réflexions, tout cet intérêt pour l'éthique et la politique.

C'est ainsi en particulier que vous avez établi puis développé, et lorsque nous nous sommes rencontrés très récemment j'ai apprécié combien pour vous c'était presque le plus important, un partenariat avec le Centre de formation du personnel hospitalier de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris dans le cadre duquel vous avez fondé un enseignement de philosophie pratique destiné aux personnels de santé.

Vous avez également créé un DESS à l'époque, un Master aujourd'hui, d'éthique médicale et hospitalière qui débouche pour un nombre substantiel de médecins et autres responsables de la santé sur un doctorat de philosophie pratique. Cela illustre bien ce que je disais en introduction.

Vos principaux thèmes de recherche portent sur "Éthique de la médecine et des soins", "Médecine moderne et médecine traditionnelle africaine", "Anthropologie philosophique", "Problèmes de la sexualité contemporaine", "Philosophie de la religion".

Je n'ai retenu, vous m'en excuserez, que deux titres parmi les nombreux ouvrages dont vous êtes l'auteur. Ils permettent déjà de bien illustrer vos perspectives de recherche.

Je citerai d'abord *LEsprit de l'athéisme et son destin*, un ouvrage majeur en relation évidemment avec votre thèse de doctorat. Vous vous y interrogez sur la signification réelle de l'athéisme, sa logique propre, sur l'esprit de l'athéisme qui est son identité, sa forme ou sa logique.

L'autre ouvrage que je pensais devoir signaler, c'est *Sexe mécanique, la crise contemporaine de la sexualité*, paru en 2002. Dans cet ouvrage, vous montrez que le sexuel tente aujourd'hui à se réduire à une activité qui ne retient que les corps, sans nom, sans visage, et qui exclut l'amour.

Nous vivons à la fois une ère de désir extrême et, paradoxalement, une situation de grande misère due au fait que le désir se présente actuellement comme un besoin naturel, devant être à tout prix satisfait sous peine d'entraîner un manque insupportable.

Tout cela, qu'il s'agisse de l'athéisme ou de ces questions liées à la sexualité, nous ramène à la famille parce que finalement c'est au sein de cette dernière d'abord que ces questions se posent.

Et c'est pourquoi nous avons fait appel à vous.

Nous avons déjà fait appel à vous, je l'ai rappelé tout à l'heure, et nous aurions pu déjà le refaire.

L'année précédente nous avons réfléchi à "un monde sans Dieu" et à ce propos aussi vous avez évidemment des choses à nous dire.

«Jamais deux sans trois» : ce n'est que la deuxième fois que vous intervenez, ce n'est sans doute pas la dernière ! Dès maintenant, c'est avec grand plaisir que je vous accueille et qu'avec impatience nous souhaitons vous entendre.

Dominique Folscheid : Effectivement, nous allons replonger ensemble... Je vais peut-être en surprendre d'aucuns au passage, mais il faut par moment être surpris. Pour commencer, j'utiliserai une métaphore pour rendre compte de cette espèce de «marronnier» – comme on dit dans le journalisme – qu'est la question de la famille, puisqu'elle remonte au moins à Adam et Ève. Je dirai qu'il faudrait peut-être comparer aujourd'hui la famille au *Bel Espoir*, le bateau du Père Jaouen, qui est un vieux bateau construit, il y a plus d'un demi-siècle, mais dont il a fallu changer tous les bordés, c'est-à-dire toutes les planches recouvrant l'ossature, de façon à reconstituer le même bateau.

J'ai bien l'impression que tel est le cas de la famille. Elle demeure la même en son essence, et pourtant nous sommes frappés par bien des différences, dont nous ne savons pas trop quoi faire.

Le titre de cette intervention est en lui-même problématique : «la» famille, mais quelle famille ?, puisqu'il s'avère que le singulier ne s'impose plus. Est-elle une chance pour la société ? Les contempteurs de «la» famille y voient au contraire l'un des derniers verrous à faire sauter pour déboucher sur un nouveau type de société. Ceci alors que les témoignages s'accumulent pour démontrer que la décomposition de la famille est la malchance des enfants et des jeunes.

Ce défi lancé à la famille telle que nous la comprenons, il est évident aujourd'hui. Vous avez dû remarquer, par exemple, que tous les candidats à la présidentielle étaient prêts à accueillir le mariage homosexuel sans faire de chichis, en se disant que

quelques milliers de voix en plus, cela ne ferait pas mal par où ça passe. Certes, c'est un peu l'écume des choses, mais si l'on entre à l'intérieur, on s'aperçoit vite que nous sommes sans doute parvenus à un moment crucial, où l'on est vraiment en mesure de voir ce qu'est réellement le noyau dur de la famille.

La première partie de mon exposé vous paraîtra, avouons-le, plutôt pessimiste. Mais qu'est-ce qu'un pessimiste ? Il paraît, si l'on en croit une découverte récente, que les optimistes souffriraient d'anomalies au niveau du lobe frontal... Pour le pessimiste raisonnable, c'est encourageant ! Plus sérieusement, je veux dire que les multiples critiques adressées à la famille nous permettent d'atteindre ce quelque chose que j'appelle son « noyau dur », alors que naguère encore il relevait de l'évidence. Et autour de ce noyau il y avait également quantité de choses qui relevaient tellement de l'évidence que nous n'y prêtions pas attention.

Autrement dit, si la famille est aujourd'hui en crise, si elle fait l'objet d'assauts divers et variés, c'est pour nous une excellente occasion de revenir à l'essentiel en écartant le rideau des évidences. S'il faut peindre la situation actuelle au noir pour aboutir à un travail au pochoir, nous verrons apparaître par différence la figure authentique de la famille. C'est en examinant de près ce qu'on risque de perdre que l'on prend conscience de son importance.

La famille : un lieu de crise par excellence

Cela ne veut pas dire que la crise de la famille que nous vivons aujourd'hui est nouvelle en tant que crise. Au contraire, dès qu'il y a eu famille, il y a eu crise. Pourquoi ? Parce que la famille est un haut lieu de crise, de par sa constitution même. En effet, elle est essentiellement faite de liens, de nœuds, la plupart inscrits dans la chair, ce qui rend ses divisions douloureuses, tragiques, violentes, parfois sanglantes. Elle unit de la manière

la plus intense qui soit le naturel et l'humain, conjugue le corps organique, objectif (en allemand il se dit *Körper*) et le corps propre, subjectif, qui est la chair (*Leib*). Ces sources de conflit existent en amont, avant même qu'une famille soit constituée, avec les tensions suscitées par les projets d'alliance (pensons à Roméo et Juliette, qui illustrent le conflit entre l'amour et les intérêts familiaux). Une fois constituée, elle est le lieu des pires déchirements : celui de la rupture, de la trahison, du parricide, du matricide, de l'inceste, des cadavres dans le placard qui viennent empoisonner des générations d'innocents. Autant de drames que nous ne constatons pas chez les animaux... Autant d'horreurs possibles qui ont fait penser à certains que si l'on supprimait la famille, on supprimerait en même temps tous ces méfaits. Rien qu'en abolissant le mariage, on abolirait aussi le divorce (ce qui est d'ailleurs plus ou moins en train de se faire...). Mais pour aboutir à quoi ?

Les utopies et les anti-utopies nous le disent : un monde sans familles serait un monde totalitaire et inhumain, un monde fait d'individus isolés et en même temps massifiés, des nomades sexuels qui devraient confier la procréation à des usines de production de nouveaux êtres, élevés en batterie et éduqués par l'État. C'est ce que nous montre *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. L'avantage, si l'on peut dire, est que l'on obtiendra ainsi une société d'ordre où, comme le dit Huxley, on cessera de mettre des chevilles rondes dans des trous carrés. On aura des chevilles carrées dans des trous carrés et des chevilles rondes dans des trous ronds.

Il ne manque pas d'utopistes pour envisager des systèmes de ce genre. Le mouvement «Baba cool» n'en était pas si loin, des expériences de vie collective en vase clos ont eu lieu récemment en Amérique, mais on sait que tous ont mal fini, parce que le partage équitable des femmes (je parle du point de vue des hommes) suscite forcément des sentiments de rivalité trop violents pour être ignorés. Ou alors il faut faire comme Charles Fourier : organiser méthodiquement la répartition, ce qu'il

faisait en prévoyant des partouzes pour les ouvriers sortant de l'usine en fin de journée. Les plus belles femmes devaient «tourner» (déjà les tournantes!). On trouve chez Houellebecq des idées de ce genre...

Mais si la famille recèle un fort potentiel de crise, il faut maintenant ajouter que chaque type de famille privilégie certaines formes particulières de crise. Je ne veux pas dire par là que la famille n'est qu'un sous-produit historique et social, variable à l'infini, donc sans aucune réalité substantielle. Mais il faut reconnaître qu'il y a une histoire de la famille, qu'elle existe selon les temps et les lieux sous des formes particulières, sur lesquelles la culture et la religion pèsent d'un poids déterminant. Cela n'empêche pas l'existence d'éléments permanents qui permettent de dire qu'en dépit de la diversité, on a bien affaire à la famille. Mais il convient d'avoir tout cela à l'esprit pour ne pas dire de bêtises. Et sur ce point, il faut reconnaître que trop de défenseurs de la famille ne sont pas à la hauteur de la situation.

Pourquoi? Parce qu'ils confondent l'essence et les accidents, croient que l'universel doit être général et uniforme alors qu'il ne peut exister que sous des formes particulières. C'est exactement le cas de la pudeur, qui est une vertu partagée par toute l'humanité, mais qui se manifeste à travers des codes vestimentaires tellement différents et variés qu'on peut avoir du mal à la repérer. Une anecdote bien connue nous le rappelle: quand les premiers explorateurs ont débarqué en Amérique, ils ont vu des Indiennes sans soutien-gorge. Criant à l'impudeur, ils ont voulu les revêtir d'espèces de chemises de nuit, comme pour leur dire «Couvrez ce sein que je ne saurais voir». Elles ont hurlé au viol et à l'impudeur! L'exemple de l'Iran actuel le confirme: le voile est requis pour les femmes, mais une mère iranienne peut allaiter son bébé en public sans choquer personne. Le sein lui-même est donc tantôt érotisé, tantôt pas.

Tout cela prouve qu'il n'est pas possible de séparer la famille de la société qui l'englobe. Quand il y a crise dans la famille,

il faut toujours penser en même temps qu'il y a crise dans la société en général. La famille telle qu'elle existe, telle que la repèrent l'historien, le sociologue ou l'ethnologue est donc une réalité mixte. Quand la famille est en crise, il faut donc démêler ce qui lui revient en propre et ce qui provient du dehors. Mais en raison de son caractère fondateur, il faut s'attendre à ce que tous ces facteurs de crise se condensent, cristallisent, jusqu'à produire un abcès de fixation sous forme de familles en crise. Ce qui offre à l'analyse un terrain d'observation tout à fait remarquable pour remonter de la famille à la société. En ce sens, la famille est une sorte de thermomètre.

Une situation évolutive

Cette situation est aujourd'hui encore plus vraie que d'habitude puisque la famille subit de plein fouet des modifications extraordinaires qui, au départ, n'ont pas forcément de rapport direct avec elle. On peut alors préciser ce que j'entends par « crise de la famille », en se rappelant que le terme grec *krisis* veut dire à la fois « division » et « jugement ».

– Au niveau de la division, parler de « la » famille n'est plus tenable, il faut prendre en compte « les » familles. Tout un habillement rhétorique est alors mobilisé pour montrer que ce qu'on appelle « la famille » n'est qu'un cas particulier au sein d'un ensemble beaucoup plus général qui ne possède plus le même noyau dur qu'elle. Ne nous méprenons pas : parler de famille monoparentale, homoparentale, hétéroparentale ou recomposée ne se réduit pas à ajouter divers adjectifs qualificatifs à la famille, supposée fixe, mais vise à faire de cette dernière un « modèle » parmi d'autres, pas plus légitime que d'autres.

– Au niveau du jugement, la famille fait l'objet des plus vives critiques de la part de ses contempteurs. On retrouve ici une sophistique tout à fait classique consistant d'un côté à invoquer des constats des faits : « la » famille est en voie de péremption, il

existe autre chose en dehors d'elle ; de l'autre côté à porter un jugement de valeur : la famille doit laisser la place à de nouvelles formes de relation.

Cette espèce de jeu de ping-pong entre constat de fait et jugement de valeur est typique de la philosophie anglo-saxonne, le clivage entre faits et valeurs remontant à Hume. Mais que veut-on ici faire dire aux faits ainsi allégués ? Que la famille telle que nous croyons la connaître n'est qu'une construction de l'histoire, ce qui explique ses multiples variantes. Elle ne doit donc rien à ce que les défenseurs classiques de la famille appellent « la nature ». Pure construction, la famille peut alors être déconstruite et reconstruite autrement. Sous la crise repérable dans les faits, on aperçoit ici que la crise est majeure au niveau des sous-jacents anthropologiques.

Mais pour mieux faire ressortir ce qu'il y a aujourd'hui de nouveau, je ferai un petit détour par l'ancien.

D'abord le mot : n'oublions pas que le terme « famille » est récent. Il qui apparaît en français au XIV^e siècle et il est bizarrement dérivé du mot latin *famulus*, qui veut dire « compagnon » ou « esclave ». En dépit de sa dimension archaïque, cette origine me semble assez suggestive quand même. On veut dire par là que la famille se détermine comme un ensemble de gens qui sont en lien les uns avec les autres, avec ou sans rapports biologiques, au fond ce qu'on appelle aujourd'hui les « familiers » ou les « proches ». Remarquons au passage que « proche » tend aujourd'hui à remplacer les termes désignant les membres d'une famille. Quand on ne sait pas quel est le statut d'une personne en lien avec une autre (épouse ? compagne ? etc.), on parle de « proche »... Il s'agit là d'une dérive certes mineure, destinée à nous éviter de faire des erreurs, mais néanmoins révélatrice de la situation actuelle.

La *familia* introduit une différence majeure par rapport à l'ancienne manière de parler, qui s'appuyait sur cette entité que les Grecs et les Romains appelaient la « maison », entendons la « maisonnée » (*oikos*, *domus*). Ici c'est la notion d'englobement